

François Jarrige. *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*. Paris : Éditions de la découverte, 2014. 420 p. 28.00\$. ISBN 978-2-7071-7823-7

Jean-Claude Simard

Volume 39, Number 1, 2016–2017

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/1041381ar>

DOI: <https://doi.org/10.7202/1041381ar>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

CSTHA/AHSTC

ISSN

1918-7750 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Simard, J.-C. (2016). Review of [François Jarrige. *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*. Paris : Éditions de la découverte, 2014. 420 p. 28.00\$. ISBN 978-2-7071-7823-7]. *Scientia Canadensis*, 39(1), 96–98. <https://doi.org/10.7202/1041381ar>

François Jarrige. *Technocritiques. Du refus des machines à la contestation des technosciences*. Paris: Éditions de la découverte, 2014. 420 p. 28.00\$. ISBN 978-2-7071-7823-7

L'auteur se penche ici sur les technocritiques, un néologisme emprunté au philosophe Jean-Pierre Dupuy pour qualifier les discours et les pratiques qui mettent en cause le développement technologique. Pourquoi ce thème? Selon Jarrige, le phénomène technique est ambivalent (281) et le refus du changement ne renvoie pas forcément à la technophobie ou à l'obscurantisme. En effet, « La résistance n'est [...] qu'une des dimensions du processus complexe de négociation sociotechnique à travers lequel toute société définit son rapport aux artefacts matériels » (18). Or, le projet technique qui se trouvait au fondement de la modernité « est désormais entré en crise avec la reconnaissance des limites physiques du globe et de la finitude du temps » (14). Étant donné que: « L'histoire technologique, comme l'histoire politique, est toujours écrite par les vainqueurs » (79), il vaut donc la peine de « donner la parole aux vaincus de l'histoire » (9) afin de dégager les nombreux enjeux soulevés par les techniques. Dans ce but, travaillant sur la longue durée et adoptant une perspective multiséculaire, Jarrige remonte aux origines de l'ère industrielle pour suivre le fil des technocritiques jusqu'à nos jours. C'est cette histoire qui fait l'objet de l'ouvrage, divisé en trois grandes sections de quatre chapitres chacune. Intitulée « L'invention de

l'industrialisme », la première section se penche sur les mouvements de protestation apparus à l'époque où l'Angleterre devient l'atelier du monde, notamment le mouvement luddite. On assiste alors à la naissance de la figure du prolétaire, phénomène où l'Angleterre fait office de précurseur par rapport aux autres pays européens. Jarrige rappelle les contestations populaires du machinisme naissant, souvent réprimées féroce­ment par les autorités. Et, il le montre clairement, qu'il s'agisse des ouvriers du textile, des typographes ou des paysans (chapitre 2), les protestations contre la mécanisation du travail ne relèvent pas forcément de l'immobilisme psychologique ou d'une attitude archaïsante, mais traduisent plutôt une recherche de voies alternatives de production. Après tout, les exigences nouvelles du capitalisme industriel engendrent de graves problèmes de santé, tandis que le machinisme pose des risques inédits pour les milieux naturels (chapitre 3). C'est pourquoi une bonne partie du mouvement romantique, bientôt rejoint par certains promoteurs du socialisme, leur emboîte le pas. C'est ainsi que se fait jour le « premier âge de la critique » (71) et que la société occidentale, faisant du machinisme un enjeu social, devient, pour ainsi dire, technoréflexive. Bien que le terme n'existe pas encore (il sera créé par Haeckel en 1866 seulement), c'est dans ce contexte que naît le souci écologique, au moment même où s'impose « la conception industrialiste, rationalisatrice et productiviste de la technologie » (108).

La deuxième partie de l'ouvrage, « L'âge des machines » (une expression

de Carlyle), court du milieu du XIX^e siècle à la fin de la Deuxième Guerre mondiale. Portée par un vaste mouvement d'acculturation, « la technique devient alors le destin du monde et des sociétés » (123), et ce grand récit disqualifie progressivement les divers réquisitoires. Cette légitimation renforce le culte de la machine, tout en héroïsant l'ingénieur et en consacrant l'inventeur et ses brevets (chapitre 5). C'est ainsi que « le train colonise les imaginaires » (131) et que la vulgarisation scientifique devient une pédagogie de l'industrialisation. Ces discours atteignent leur apogée à la fin du siècle, une période marquée par l'impérialisme occidental et la mainmise européenne sur la planète (chapitre 7). En fait, il faudra attendre les affres de la Grande Guerre et la crise des années 1930 pour qu'un sérieux doute s'installe: c'est ce qu'on a appelé la « querelle de la machine » (chapitre 8). L'extension rapide du parc automobile coïncide en effet avec une première « crise de civilisation », nombre d'européens voyant désormais l'Amérique comme le « symbole du gigantisme et de la démesure technologique » (212). C'est alors que fleurit, avec les Zamiatine, Capek, Rolland, Huxley et Orwell, le genre dystopique mettant en cause le messianisme technologique. Cependant, ces critiques seront temporairement balayées par les impératifs liés à la Deuxième Guerre mondiale: lutte contre le fascisme et le nazisme, puis reconstruction des pays dévastés et définition d'un nouvel ordre mondial.

C'est sur les « Trente Glorieuses », la période de forte croissance des pays occidentaux, que s'ouvre la dernière

partie de l'ouvrage, « Modernisations et catastrophes ». La transformation accélérée de l'après-guerre témoigne d'un progrès à marches forcées : maîtrise du nucléaire civil, naissance de l'ordinateur, révolution agricole, automatisation du travail, aéronautique commerciale, conquête spatiale, la liste est presque sans fin, car une mystique du développement épouse alors l'injonction du progrès. Une fois de plus, cette dynamique donne naissance à une contrepartie réflexive, appuyée principalement sur les sciences humaines, qui, pourtant, devaient en principe favoriser l'acceptabilité sociale du progrès. Ainsi, à la technophilie d'un Fourastié répondront les appels à la prudence d'un Ellul ou d'un Mumford. Ce malaise devant le triomphalisme technique sera d'ailleurs amplifié par le désenchantement philosophique de Heidegger, répercuté aux États-Unis par Hannah Arendt et Günter Anders (chapitre 9).

C'est dans la mouvance de cette troisième et dernière vague critique qu'il faut situer la montée rapide du mouvement écologique ainsi qu'un autre tournant décisif: l'année 1968. Se développent alors, concurremment à la société de consommation, la contre-culture alimentée par des philosophes comme Marcuse, mais aussi la critique du complexe militaro-industriel, une expression forgée par le président Eisenhower. Comme l'a montré Gilbert Hottois, la technique se mue alors en technoscience (chapitre 10). Mais ces mouvements seront mis à mal par « la «contre-révolution» néolibérale des années 1980 » (284), pendant laquelle le micro-ordinateur et Internet atteignent le grand public. Une

nouvelle utopie prend alors forme, celle du capitalisme immatériel, la fameuse société du savoir (291). Cependant, un contre-discours va aussitôt émerger, ciblant trois dangers précis : les conséquences de l'informatisation sur l'organisation du travail, le risque d'une surveillance généralisée de la société civile et, enfin, le caractère délicat de l'utilisation des NTIC, entre autres à l'école (chapitre 11). Les nouveaux luddites prennent alors la forme de *hackers* ou de destructeurs de champs d'OGM. Aujourd'hui, l'anthropocène, la « nouvelle ère géologique inaugurée il y a deux siècles par la révolution thermo-industrielle » (16), est en cours, et nous sommes conscients du caractère fini des ressources planétaires. Aussi la société postindustrielle est-elle devenue la première société du risque durable. Et pas plus que les biotechnologies, les nanotechnologies ne peuvent apaiser entièrement les angoisses générées par les techniques de pointe. L'auteur termine en examinant les théories de la décroissance et en plaidant pour

une démystification de la technique ainsi que pour une politique des choix technologiques (chapitre 12).

Cet ouvrage mobilise une immense documentation, tant en histoire qu'en sociologie ou en analyse des technologies (ce qu'on appelle en anglais le *technology assessment*), documentation que l'auteur maîtrise parfaitement. En somme, il s'agit d'une synthèse aussi remarquable qu'érudite. Aussi faut-il saluer ce tour de force, rien moins qu'une relecture de l'histoire globale des trois derniers siècles, vue sous l'angle des techniques et de leurs mises en cause sociales, politiques ou culturelles. La technique n'est jamais neutre, dit Jarrige. Comme elle façonne nos existences et médiatise notre rapport au monde et à la société, les technocritiques peuvent servir à la démocratiser (346). C'est pourquoi il faut en définitive voir, dans ces discours récurrents, une invitation à améliorer notre condition et à y dégager de nouveaux espaces de liberté.

Jean-Claude Simard, Cégep de Rimouski